

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 16

Artikel: Hugo de Senger et la Fête des Vignerons
Autor: Doret, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro un article
de M. J.-JOACHIM NIN : *Pour l'art*.

Hugo de Senger et la Fête des Vignerons¹.

Septembre 1888 !...

La Confrérie des vignerons se trouvait fort embarrassée. Elle ne savait à quel compositeur confier la partition de la fête de 1889. Les projets les plus hétéroclites se faisaient jour. Des énergumènes allaient jusqu'à proposer la reprise intégrale de l'œuvre de Grast, d'autres invoquaient Massenet, Godard, que sais-je encore !

Enfin, le nom de Hugo de Senger s'imposa et j'eus la joie, en compagnie d'un membre de la Confrérie, aujourd'hui l'abbé Gaudard, d'être délégué auprès de lui pour le prier d'accepter la lourde tâche. La mission, pour diverses raisons, était délicate. Allions-nous réussir ? Allions-nous échouer ?

Et nous voilà anxieux, non sans une émotion contenue, montant l'escalier de la maison de la rue Petitot. Acceptera-t-il ? Refusera-t-il ?...

Nous sommes introduits. Cinq longues minutes passent. Le maître entre en coup de vent... J'ai sans doute un air fatalement officiel qui le surprend... Ses mains se tendent, son bon sourire rompt la glace et j'oublie toutes les phrases diplomatiques préparées !

« — Hugo, voulez-vous composer la musique de la *Fête des Vignerons* ? »

Soudain son masque devient grave, et tout ému, en nous étreignant :

« — Messieurs, dit-il, voici le plus grand honneur que pouvait me faire mon pays d'adoption !... Oui, mais... suis-je capable ?... Suis-je *encore* capable ?... Laissez-moi, donnez-moi une heure de réflexion... et revenez, ma décision sera prise... »

Les deux délégués, pleins d'espoir, s'en vont déambulant sous les ombrages des Bastions. Un public dominical s'installe aux tables du café ; des affiches annoncent un de ces concerts dits populaires (parce que le programme contient toutes les turpitudes à la mode !) ... sous la direction de Hugo de Senger. Tout à l'heure le noble artiste va accomplir sa fonction modeste et indigne. Ainsi le veulent les républiques.

L'heure est lente et mélancolique... ; nous remontons l'escalier de la rue Petitot non sans impatience.

De Senger nous attend, la figure illuminée.

« Oui, nous clame-t-il joyeux, oui, je suis capable ! Merci ! Vous pouvez compter sur moi ! »

Ce fut la plus belle leçon de modestie que je reçus en ma vie.

* * *

L'épreuve commençait. Gêné par un livret, produit d'une œuvre collective, sans unité et de forme indécise, Hugo de Senger, pressé par le temps, avec une énergie et un courage surhumains, avec un optimisme inébranlable se met à l'ouvrage.

Les mois se passent. Déjà l'on réclame les manuscrits ; jusqu'au dernier moment de Senger modifie, améliore ; il voudrait un peu de calme et de tranquillité pour se recueillir ; inutile désir. Les mois ont passé, les semaines s'écoulent, il compte les jours ; les répétitions sont imminentes. Il faut avoir vécu près de lui ces moments terribles et angoissants pour comprendre la lutte quotidienne qui se livrait entre l'homme de devoir, conscient de sa res-

¹) Echo vibrant et sincère d'un grand moment dans l'histoire musicale de la Suisse romande, les lignes qu'on va lire furent envoyées de Paris, en février 1906, par M. Gustave Doret. Elles parurent dans un programme des Concerts d'abonnement de Genève où le hasard d'une recherche nous les a fait retrouver. Nous serions heureux en les publiant de contribuer à les sauver de l'oubli (Réd.).

ponsabilité, respectueux de ses engagements, et l'artiste désireux de n'abandonner ses manuscrits que parachevés, traduisant l'expression exacte de sa conception.

Les répétitions commencent. On trouve la musique difficile, trop *savante*, qualification imbécile et stupide qui ne signifie rien. Le mot *inchantable* court la ville. La *Bacchanale* est *indansable* ! Il ne faut rien moins qu'une décision officielle pour affirmer l'excellence du rythme orgiastique.

A toutes ces petites misères, Hugo de Senger opposait un calme imperturbable. Moi je me désolais.

« Mais non, mais non, disait-il, tu verras qu'ils finiront bien par comprendre. Ils ne « *savent* pas mais distingueront en fin de compte entre la banalité et la popularité. Ah ! il ne « faut jamais descendre aux ignorants, ni flatter leur mauvais goût sous prétexte de popularité. Il faut les élever jusqu'à soi. N'oublie jamais cela quoi qu'il puisse t'en coûter de satisfaction passagère, immédiate et matérielle ! »

La répétition générale arrive. Jusqu'à la dernière minute, de Senger travaille à l'orchestration de sa partition ; les copistes sont sur les dents : on passe des nuits sans sommeil. Toujours calme, Hugo ne se laisse pas troubler par l'inquiétude et la nervosité de ceux qui l'entourent... Sans relâche, il instrumente ; on guette les feuillets prêts pour la copie. C'est fini ! Déjà six mains vont lui arracher la dernière feuille.

« Halte-là, crie-t-il avec indignation et révolte, pensez-vous qu'on va jouer les trois couplets avec une orchestration semblable ? » Et avec ce respect du détail et de la perfection des vrais artistes, il se penche de nouveau sur sa table... et il instrumente encore différemment deux couplets.

Pendant ce temps, on répétait sur la place de fête.

* * *

Minuit ! — Le ciel resplendit étoilé. C'est la veillée des armes. Le beau temps est certain...

A six heures du matin, la pluie tombe fine et serrée. Tous les visages s'allongent ; on se désespère. Mais le ciel lui-même ne peut vaincre l'optimisme de de Senger.

« Idéal, idéal, s'exclame-t-il, en coiffant sa perruque blanche ; idéal ! Dans deux heures « le soleil luira et l'atmosphère humide rendra plus brillantes les colorations. »

Sa prédiction fut juste.

* * *

Le succès fut considérable. Rarement du reste, certains critiques qui s'arrogent un droit de jugement sans restrictions, écrivirent sur le sujet plus joyeuses sottises. Il serait trop cruel de recueillir aujourd'hui ces perles pour les offrir au public. Et cela ne serait nullement dans l'esprit de Hugo de Senger, qui ignorait le sentiment de vengeance.

L'œuvre s'est défendue et se défend elle-même. Elle fut le premier monument d'art lyrique à bases solides et profondes élevé en notre pays. Le premier, Hugo de Senger a su chanter, avec quels accents justes et sincères, notre nature et notre peuple, parce que le premier parmi les musiciens il en a compris les beautés, le charme et la vie ; et il a voulu en ignorer les sentimentalités fades, communes à tous les pays qui ne diffèrent dans ce domaine que par quelques traits extérieurs superficiellement pittoresques.

* * *

Hugo de Senger ne survécut pas longtemps à ce qu'il appelait : la plus grande joie de sa carrière.

Il mourut en janvier 1892, méconnu malgré tout. Ne l'est-il point encore aujourd'hui ? A Genève même, combien se rendent compte du sillon profond qu'il a tracé avec quel désintéressement et quelle abnégation !

Il me favorisa de son amitié : ce fut la fierté et le bonheur de ma jeunesse. Un jour que je me révoltais en le voyant aux prises avec les injustices de l'existence, il me devisagea sévèrement : « Sache bien, me dit-il, que l'art n'est pas un moyen. Il est un but. »

Telle fut la formule de sa vie.

GUSTAVE DORET.

Paris, février 1906.